

JP

# La lumière retrouvée

*Vers Les Baux de Provence*



*JPLPublications*

# Carnet de route — Vers la lumière

Aux premiers jours de novembre

J'avais besoin d'air, de silence, de routes qui s'étirent à perte de vue. Après avoir longtemps tourné dans des pensées sombres, l'envie de retrouver la lumière s'est imposée comme une évidence.

L'appareil photo dans mon bagage de voyage, je reprends la route, prêt à laisser le hasard tracer le chemin.

## Première partie

### Étape 1

#### Direction Les Arpilles.

Je quitte mon refuge à l'aurore. Je m'éloigne de la méditerranée. Le paysage change au fil des kilomètres : les oliviers apparaissent, les collines se teintent d'ocre, la lumière danse déjà sur le capot de la voiture.

Avant d'atteindre les Baux-de-Provence, une halte s'impose à **Saint-Andiol**. Une petite pancarte attire le regard : *Biscuiterie Charly*.

Derrière la porte, une odeur de beurre chaud et de vanille. L'accueil est simple, vrai. On parle du métier, du temps qui passe, du goût des choses faites à la main.

Les biscuits sortent du four dorés à souhait — croquants dehors, tendres dedans. Un souvenir d'enfance qui refait surface, comme une photographie oubliée.

Je repars avec un sachet encore tiède sur le siège passager. La lumière décline, les ombres s'allongent, et déjà l'envie de capter ce moment me reprend.

La route continue, mais quelque chose a changé : un peu de douceur est revenue avec le goût du biscuit.

#### La lumière retrouvée vers Les Baux De Provence

La route serpente entre les champs d'amandiers et les murets de pierre sèche. Le ciel s'étire, vaste, presque silencieux. À mesure que j'avance, la lumière se transforme. Elle glisse sur les collines, caresse les façades, s'attarde sur les volets bleus des maisons.

Je repense à ce que la lumière représente pour moi. Pas seulement un phénomène, mais une présence. Elle révèle, elle apaise, elle pardonne.

Dans les moments sombres, on l'oublie — on croit qu'elle s'est éteinte — alors qu'elle attend, patiemment, que l'on rouvre les yeux.

Je m'arrête au bord d'un champ, appareil photo en main. Rien d'extraordinaire : quelques arbres tordus par le vent, une clôture rouillée, une ombre qui s'étire.

Mais dans cet instant suspendu, tout semble à sa place. La lumière découpe les contours du paysage avec une tendresse nouvelle.

Photographier, ce n'est pas seulement capturer ce que l'on voit. C'est tenter de comprendre ce que la lumière veut dire.

Elle parle de présence, de fragilité, de recommencement.

Et sur cette route des Arpilles, entre les Baux et Saint-Andiol, je sens qu'elle me parle à nouveau.

Je comprends que cet luminosité — si particulière — inondant cette nature et ses paysages, a inspiré de nombreux artistes : parmi les plus célèbres — Vincent Van Gogh.

Le vent soulève la poussière, emporte les souvenirs trop lourds.

Il y a, dans ce souffle, quelque chose de l'apaisement que je cherchais sans le savoir.

Entre ombre et clarté, je retrouve ma place — ni devant, ni derrière la vie, mais au milieu, enfin.

La route s'élève doucement, sinueuse entre les pins et les rochers.

La lumière se fait plus dense, presque dorée, comme si le ciel lui-même retenait l'instant du déclic de l'appareil photo — comme pour en sublimer l'instant.

À chaque virage, un éclat nouveau : un champ d'amandiers, une façade ocre, une ombre furtive sur la terre claire.

Je sens le lieu approcher avant même de le voir.

Les Baux ne se donnent pas, ils se révèlent — d'un seul coup, dans le silence du roc.

Là-haut, les pierres semblent vibrer.

Elles portent en elles la mémoire des hommes, des vents, des soleils anciens.

Je m'arrête, je regarde, je respire. Le silence est à peine perturbé par les déclics intempestifs de mon appareil photo. J'ouvre afin de capter cette lumière avec mon objectif pour l'immortaliser.

Le temps n'a plus de contour.

Tout est à la fois lointain et présent, blessure et apaisement mêlés.

Je lève de nouveau mon appareil, mais cette fois, je ne déclenche pas.

La lumière suffit.

Elle s'est déposée en moi comme une réponse douce et sans mots.

Et dans cette immobilité, je comprends : ce n'est pas moi qui la cherchais.

C'est elle, depuis toujours, qui me ramenait ici.

## Épilogue

Et quand le soleil décline derrière les crêtes des Baux, enveloppant le paysage d'un voile d'ambre et de silence, je comprends que la lumière n'était pas partie.

Elle attendait simplement que je la regarde autrement.

Je range l'appareil, je laisse mes mains libres.

Ce que je suis venu trouver n'a plus besoin d'image.

La lumière, désormais, n'est plus dehors.

Elle chemine en moi, patiente, apaisée, prête à recommencer.

Et tandis que la nuit s'installe sur cet espace minéral, je me surprends à sourire.

La route peut continuer.

## Deuxième partie

### Carnet de route — Sous le signe de la lumière

*Il y a des chemins qu'on emprunte pour partir,  
et d'autres pour se retrouver.*

*Celui-ci m'a conduit, pas à pas, à travers la pierre, la poussière et la mer,  
vers la lumière retrouvée.*

### La lumière retrouvée

Il y eut d'abord la nuit, longue et sans contours.

Puis un matin, presque imperceptible, la lumière s'est remise à frémir.  
Elle n'éblouissait pas encore — elle caressait, doucement, comme pour ne pas réveiller la douleur trop vite.  
Sous ses rayons timides, les ombres ont pris forme, les choses ont retrouvé leur poids.  
Et moi, j'ai repris la route avec seul bagage mon appareil photo.

## Étape 2

### Vers le Château des Baux-de-Provence

L'éperon rocheux des Baux se dresse, orgueilleux et silencieux.  
Sur sa tête, la forteresse veille — donjon, tours, chapelle, maisons troglodytiques :  
des pierres qui se souviennent.  
Édifié à flanc de montagne sur trois niveaux, le château semble né de la roche elle-même.  
Chaque mur, chaque fissure, porte la mémoire d'un temps tumultueux.  
  
Je marche dans les ruines, et j'écoute ; elles semblent murmurer à mon oreille son histoire, celle des habitants de cette cité d'autrfois. Chaque pas dans les ruelles font ressurgir du passé des images dans lesquels j'imagine partager leur quotidien, comme si je faisais parti de ce monde effacé par le temps.  
  
Le vent siffle entre les pierres, la lumière glisse sur les parois calcaires.  
Ici, les Seigneurs des Baux ont connu le pouvoir, la perte, la fierté, la chute.  
Tout ce qui fut fort s'est effondré, tout ce qui reste parle d'endurance.  
Du haut de l'escarpement, le regard s'élance : d'Aix à Arles, jusqu'à la Camargue.  
Le passé s'éloigne dans le vent.

## Étape 3

### Les Carrières de Lumières

Je ne pouvais pas repartir des Baux-de-Provence sans descendre vers le Val d'Enfer,  
là où la roche s'ouvre sur un autre monde.  
Les Carrières de Lumières dorment au cœur des Alpilles, creusées autrefois pour bâtir le château et la cité.  
De leurs entrailles blanches, on a extrait la pierre qui fit s'élever les murailles.  
Puis le silence est revenu, laissant place à l'écho, à la poussière, à l'oubli.  
  
Aujourd'hui, la lumière habite de nouveau ces parois.  
Les œuvres des grands peintres s'y projettent, mouvantes et vivantes,  
comme si la pierre respirait les couleurs de leur génie.  
Les murs deviennent toiles, les ombres deviennent musique.  
On marche au milieu des tableaux, entouré de visages, de ciels, de gestes, dans une chorégraphie de lumière et de mémoire.  
  
Je pense à Cocteau, venu ici filmer son *Testament d'Orphée* — lui aussi cherchait le passage, la frontière entre le monde des vivants et celui des visions.  
Je comprends son émerveillement :  
dans ce silence minéral, la lumière raconte une autre histoire du temps.  
Elle ne vient plus d'en haut, mais du dedans.  
  
En sortant, le soleil radieux c'était effacé pour céder la place à la pluie.  
Après les murs animés, la lumière du jour paraît plus nue, plus vraie malgré l'averse, avec des variations de lumière sur les reliefs.  
Elle ne projette rien : elle révèle.

Et je me dis que, peut-être, c'est cela la beauté — quand la pierre et la lumière finissent par se rejoindre.

## Étape 4

### Les oliviers de Maussane

En quittant la roche, la route descend vers la plaine.  
La pierre cède la place à la terre, à la poussière blonde où s'enracinent les oliviers.  
Leurs troncs noueux portent les cicatrices du temps, mais de leurs blessures naît la force.  
Sous leurs branches, tout s'apaise.

Ils ne cherchent pas à grandir vite.  
Ils patientent, enracinés dans le silence, fidèles au rythme du vent et de la pluie.  
Leur feuillage argenté murmure une sagesse ancienne :  
ce qui se reconstruit vraiment ne se voit pas toujours.  
Dans la lenteur, la vie se refait.

## Étape 5

### Les Saintes-Maries-de-la-Mer

Plus bas encore, la route s'ouvre sur la grande bleue, cette mer qui m'apaise de tous les maux.  
La Camargue respire, étendue immense entre ciel et sel.  
Le vent a l'odeur du large, la lumière celle du recommencement.  
Les chevaux blancs galopent dans les étangs, les flamants s'envolent — tout semble prêt à s'effacer et renaître à la fois.

Les Saintes-Maries se dressent, simples et claires, face à l'horizon.  
Les pierres de leur église accueillent les prières des passants et les silences des âmes fatiguées.  
Je m'y arrête, sans attente.  
La mer parle bas, comme une mère.

Je fais une halte au Parc ornithologique du Pont de Gau. Je me fonde dans l'univers des oiseaux. Ce monde où seul leur chant vient interrompre le silence du lieu. Le bruit du déclencheur sur arrêt, je shoote hérons et flamants roses en discrétion. Je suis dans mon élément, je fais corps avec cette nature attirante et profondément vivifiante.

Ce n'est plus le temps de la perte, ni celui du combat.  
C'est le temps du souffle, du retour à soi, du mouvement qui recommence.  
Le vent efface doucement les contours du jour.  
Et dans la lumière mouvante, quelque chose s'ouvre :  
le chemin continue, sans fin, à l'intérieur.

Je rentre de mon périple rempli de cette lumière si particulière — de celle qui guide les hommes en perte de repère.

### Retour à la vie quotidienne

Quand je suis revenu de cette escapade dans Les Arpilles, de ce voyage intérieur et extérieur, j'ai retrouvé la routine, les obligations, qui n'attendent jamais. Rien ne m'était offert, rien ne s'effaçait. Il fallait replonger dans le réel : les incertitudes.

Mais contrairement à d'autres périodes de ma vie, je ne revenais pas vidé. J'étais encore debout, animé par cette énergie discrète mais tenace de ceux qui n'ont jamais renoncé. Et pourtant, j'avais

le sentiment que quelque chose avait changé : une page se tournait, un cycle se terminait.

Je rentrais chez moi avec l'impression étrange d'avoir vieilli de plusieurs années en quelques jours. Peut-être parce qu'on ne revient jamais totalement le même après un certain type de tempêtes – celles qui ne se voient pas, qui ne laissent aucune cicatrice visible, mais qui modifient durablement les lignes intérieures.